

respect qu'on lui témoignait.

Le vieux marin qui s'était dit connaître parfaitement la nationalité du navire souleva son petit chapeau goudronné, et répondit :

— Tout ce que des hommes peuvent faire, nous l'avons fait ; et si vous en désirez la preuve, regardez !

Il indiqua les cadavres étendus sur le sable et que l'on avait recouverts d'une voile.

— Nous avons perdu trois des plus braves garçons du village, continua-t-il ; et parmi eux se trouve le meilleur de tous l'aîné du pauvre Mathieu.

Alfred de Moidrey, car c'était lui, fut vivement affecté par ce qu'il venait d'entendre.

— Pardonnez-moi, Roger, dit-il, si, un instant, j'ai paru douter de la noblesse du cœur qui bat dans vos poitrines à tous.

Puis, s'adressant à l'une des femmes, il demanda :

— Où est Mathieu ?

— Me voici, monsieur, répondit une voix triste derrière lui.

— Vous avez été terriblement frappé, mon pauvre ami, dit de Moidrey, les yeux humides de larmes.

— Le Seigneur me l'avait donné, et le Seigneur me l'a repris, répliqua le vieillard. Mon fils est mort avec ces braves garçons en tentant de sauver la vie à plusieurs de ses semblables. J'ai en beau leur dire qu'il n'y aurait pas de bateau à tenir par une mer pareille. Mais comment voir de sang-froid de pauvres gens mourir sous ses yeux ! Ils sont morts en faisant leur devoir, et j'espère que le bon Dieu en tiendra compte !

Le vieux Mathieu avait ôté son bonnet de laine, et on voyait de grosses larmes rouler dans les sillons que des années de labeur avaient creusés sur ses joues. Les longues mèches de ses cheveux blancs flottaient agitées par le vent.

Ce visage qui exprimait tant de pitié réelle et tant de résignation avait quelque chose de noble et de sublime.

Tout à coup un cri s'éleva parmi les femmes et douze mains à la fois se tendirent vers un objet qui flottait sur les vagues.

C'était un fragment de mât auquel une femme semblait s'accrocher de toutes ses forces.

— Sauvez-la !

Tel fut le cri qui s'échappa de toutes les bouches.

Alfred de Moidrey et dix hommes se jetèrent à la fois à la mer et avancèrent jusqu'au moment où les vagues, les repoussant, menacèrent de les engloutir.

— Arrière, mes amis ! cria de Moidrey, arrière ! Si quelqu'un doit se sacrifier, c'est moi qui ne suis plus bon à rien, c'est mon droit de vous montrer le chemin.

Et tout en parlant, il attacha une corde autour de sa ceinture, et en donnant le bont aux autres pêcheurs, il s'élança au milieu des flots.

— Tenez bon, cria-t-il et ne tirez à vous que quand je l'aurai saisi !

Malgré la violence des flots il nagea vigoureusement et lutta contre les éléments avec le courage du désespoir.

Dix fois il disparut, dix fois on le vit surnager de nouveau.

Enfin il n'était plus qu'à quelques pieds seulement de la naufragée que la mer ballottait sur le mât.

Les femmes jetèrent un nouveau cri.

— Voyez ! voyez ! crièrent-elles, toutes ensemble ; elle a un enfant ! Elle voit M. de Moidrey et elle le lui tend ! Il veut le saisir. Mais la vague est trop forte. Ah ! il est perdu !

Un long cri d'agonie partit du cœur de toutes les mères qui assistaient à cette terrible scène.

Tout se passait, en effet, comme elles le disaient dans leur anxiété.

La femme, en voyant un saveur s'approcher d'elle avait pris l'enfant qu'elle avait jusqu'alors tenu serré contre sa poitrine, et le lui avait tendu.

Mais les vagues s'étaient jetées sur leur proie et l'emportaient loin du bord.

Encore une fois un cri s'éleva du rivage.

Mais c'était un cri d'espoir !

— Le chien ! le chien ! criaient-ils. Il le voit ! voyez comme il lutte ! Il est près de l'enfant ! non ! oui ! Il le tient ! il est sauvé !

Des centaines d'êtres humains voulaient de périr, et cependant,

il serait difficile d'exprimer les sentiments de joie que manifesta toute la foule assemblée lorsque le noble animal nagea avec l'enfant vers la plage.

Il le tenait par ses vêtements, près du cou, et, avec un instinct merveilleux, il avait soin de lui maintenir la tête hors de l'eau.

Hommes, femmes, enfants, sans souci du danger, s'avancèrent jusque dans l'eau, la poitrine haletante, et prêts à saisir l'enfant.

Mais le chien, sans le lâcher, échappa à tout le monde et s'en fut, en faisant un détour, déposer son fardeau aux pieds de son maître qui, lui aussi, à force d'énergie et d'efforts surhumains, avait réussi à amener à terre le corps de la femme.

— C'est une fille ! cria une femme, en prenant la petite créature et en l'élevant dans ses bras.

— C'est un ange ! dit Mathieu, en pressant dans ses mains une tresse de ses cheveux humides, a-t-on jamais vu une chevelure plus belle que la sienne ?

IX

Comment celle qui deviendra notre héroïne fut adoptée par les habitants de Saint-Servan.

L'enfant que le chien venait si miraculeusement d'arracher à la mort était, effectivement, de la plus merveilleuse beauté.

Sa peau était fine comme du satin ; ses lèvres étaient roses comme du corail ; ses cils étaient extraordinairement longs.

On aurait dit une perle que la mer aurait rejetée du sein de ses profondeurs.

Mais la principale perfection de cet enfant, si le mot perfection peut être employé là où tout était parfait, consistait dans la beauté et la profusion de sa riche chevelure dont les boucles cachaient presque entièrement son visage dans les bras du pêcheur qui la serrait avec admiration contre sa robuste poitrine.

Il était impossible de rêver une figure plus angélique.

Toute la population de Saint-Servan était réunie autour du vieux Mathieu, qui avait pris l'enfant, et que son fardeau, nous devons le dire, embarrassait un peu.

Quant au chien dont le secours avait été si opportun, il reprit sa position habituelle au côté de son maître, calme mais fier. On eût dit que, connaissant la valeur du service qu'il venait de rendre, il dédaignait d'en recevoir la récompense.

C'était aussi un bel animal, un terre-neuve pur sang, dont la réputation de fidélité et de courage s'était répandue au loin par suite d'une lutte acharnée qu'il avait soutenue avec succès, hélas ! contre des malfaiteurs qui s'étaient introduits, une nuit, dans le château de de Moidrey pour lui voler son unique enfant.

Il portait encore les traces des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Il avait complètement perdu un œil, et son corps était couvert de cicatrices ; de plus, il était tout dénudé à diverses places.

Madame Roger, jeune femme vive et alerte, qui avait épousé, depuis quelques années seulement, le marin à la figure bronzée dont nous avons parlé plus haut prit l'enfant des bras de Mathieu. Déjà elle l'emportait vers sa chambre qui était l'une des plus proches du rivage, lorsque Alfred de Moidrey l'arrêta, et se mit à examiner le visage de la petite fille.

L'enfant, qui avait repris entièrement connaissance ouvrit ses larges yeux.

— Il n'y a pas bien longtemps encore j'avais un ange, comme cela ! murmura le malheureux père.

Il se détourna, et tous les pêcheurs, qui connaissaient et respectaient le sujet de sa douleur, s'écartèrent pour lui livrer passage.

— Bonsoir, Monsieur de Moidrey, dit un petit homme pétulant qui se hâta d'arriver. J'ai été examiner l'état de la pauvre créature que vous venez de sauver, et il continua en pinçant les lèvres et en secouant tristement la tête, quand je dis sauver elle n'en vaudra guère mieux, j'en ai bien peur.

Celui qui parlait ainsi était le médecin de l'endroit, homme bon au fond, quoique excentrique, et qui jouissant d'une certaine fortune s'était retiré dans ce village plutôt pour y vivre tranquille que pour y faire des affaires.

— Que voulez-vous dire ? demanda de Moidrey avec surprise.

M. Morin éleva la main et se frappa le front du bout de son doigt.

— Elle a reçu là un terrible coup ! répondit-il. La tête a porté